

**Pour le plaisir de la lecture et des études**  
L'édition critique du *Survenant* par Yvan G. Lepage  
*Le Survenant* de Germaine Guèvremont. Édition critique par  
Yvan G. Lepage, Montréal, les Presses de l'Université de  
Montréal, 1989, 366 p. (Collection « Bibliothèque du Nouveau  
Monde »), 43\$.

Jacques Allard

Numéro 56, hiver 1989–1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39164ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Allard, J. (1989). Compte rendu de [Pour le plaisir de la lecture et des études : l'édition critique du *Survenant* par Yvan G. Lepage / *Le Survenant* de Germaine Guèvremont. Édition critique par Yvan G. Lepage, Montréal, les Presses de l'Université de Montréal, 1989, 366 p. (Collection « Bibliothèque du Nouveau Monde »), 43\$.] *Lettres québécoises*, (56), 47–49.

# Pour le plaisir de la lecture et des études

## L'édition critique du *Survenant* par Yvan G. Lepage

*Un soir d'automne, au Chenal du Moine, comme les Beauchemin s'apprêtaient à souper, des coups à la porte les firent redresser. C'était un étranger de bonne taille, jeune d'âge, paqueton au dos, qui demandait à manger.*

— *Approche de la table. Approche sans gêne, Survenant, lui cria le père Didace.*

**Le Survenant** de Germaine Guèvremont. Édition critique par Yvan G. Lepage, Montréal, les Presses de l'Université de Montréal, 1989, 366 p. (Collection «Bibliothèque du Nouveau Monde»), 43\$.

La magie toute simple de cette ouverture romanesque possède encore tous ses effets. En recevant l'étranger à sa table, le maître de la maison tient bien le rôle de la maîtresse du récit. C'est toujours vous lecteur, que ce Beauchemin installé au bord d'un chenal attrape au passage. N'est-on pas ici en quête d'une postérité? C'est toujours vous lectrice que le récit retiendra finalement pour vous faire un enfant (voir le roman suivant: *Marie-Didace*). Nous sommes tous des survenants, lecteurs et lectrices pris au piège enchanté d'une conteuse. On en fera la preuve dans le texte définitif, soigneusement édité par Yvan G. Lepage dans la «Bibliothèque du Nouveau Monde» dirigée par R. Arbour, L. Mailhot et J.-L. Major.

Le premier plaisir offert par cette édition critique est bien celui de la lecture retrouvée et renouvelée. Relecture pour beaucoup qui pourront s'offrir la dégustation d'un texte scientifiquement établi, c'est-à-dire fiable, correspondant aux volontés de l'auteur, mais aussi présenté, annoté, comportant les éclairages historiques et géographiques usuels. Quant à ceux (par exemple, de la jeune génération) qui passeront pour la première fois par le Chenal du Moine, dans ses eaux giboyeuses de mots, ils ne seront pas trop «ravagnards» (grognons): cette histoire d'un «fend-le-vent», située dans le Québec paysan, sorelois, de 1909-1910, est ici assortie de notes linguistiques et d'un glossaire qui les empêchera de «tourner tout le temps dans la même eau».



Yvan G. Lepage

### Deux problèmes : le biographique et l'avant-texte

Dans son avant-propos, l'éditeur Lepage attaque de front deux problèmes propres à son travail : le peu de renseignements dont on dispose sur la vie de Germaine Guèvremont et l'impossibilité d'avoir accès aux manuscrits et aux épreuves du *Survenant*, de *Marie-Didace* et d'*En pleine terre*. Idem pour le manuscrit du «Premier miel», recueil de souvenirs d'enfance «qu'elle espérait remettre à Fides quelques mois avant sa mort». Sur la vie de l'auteur, il est éminemment regrettable que Lepage n'ait pu disposer de la correspondance reçue et n'ait pu savoir quelles étaient les lectures de Guèvremont. On sait tout juste que, comme Ringuet, elle était «une grande admiratrice des *Paysans* de Ladislav Reymont». On devinera ici le barrage dressé par les proches. Et l'on pensera aux difficultés de l'édition critique

propres au Québec : ce type de travail, traditionnel en France, ce qui aplanit certaines difficultés, reste encore nouveau ici. D'où ces réserves qui relèvent trop souvent de l'ignorance et de la méfiance. Certains chercheurs (j'en sais quelque chose pour l'édition Aquin) rencontrent des objections pitoyables : l'éditeur est tour à tour pris pour un bémisseur obligé, consacreur de réputation ou dangereux chroniqueur d'*Échos-Vedettes*. Il est vrai qu'ici les chercheurs (surtout universitaires) sont généralement méprisés : ou jocrisses bénédictins ou faiseurs savantasses; ou «joueurs de piano» à la Duplessis ou «paresseux surpayés» à la Parizeau-Bourassa. Le fait est que nous ne répondons pas assez à la commande sociale, nous sommes trop souvent sans commanditaires dans une société en commandite. Heureusement, il reste encore (pour combien de temps?) quelques fonds au Conseil de recherches en sciences humaines du Canada à qui l'on devra le développement de l'édition critique au Québec et au Canada, en particulier celles de «Corpus», dont fait partie ce *Survenant*, et de l'œuvre d'Aquin en préparation (premiers titres à paraître l'an prochain).

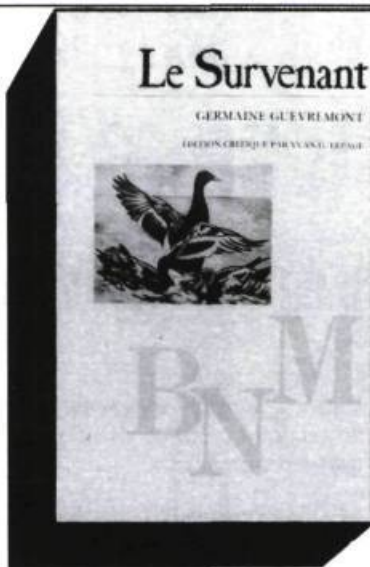
Pouvait-on tout de même réaliser cette édition scientifique? L'éditeur Lepage bénéficia par bonheur de la découverte de Richard Giguère : dans les Archives du Québec à Sherbrooke, dormait le Fonds Alfred Desrochers qui contenait un trésor : une dactylographie complète du *Survenant* et une centaine de lettres et billets de Guèvremont à l'auteur d'*À l'Ombre de l'Orford*; se trouvait là beaucoup d'indications sur la genèse du *Survenant*. Et puis, événement capital, la fille aînée de Guèvremont lui donna accès à un exemplaire du *Survenant* (tirage de 1967) dûment corrigé par l'auteur et remis à Fides pour la «version définitive»



de 1974. Croyez-vous que s'arrête là ce petit roman de la recherche? Croyez-vous, par exemple, que Fides (un de nos éditeurs les plus réputés) respecta ce «testament littéraire»? Lepage relève soixante-dix modifications dues à l'auguste maison dans la prétendue «version définitive»... Coquilles, opinerez-vous. Pour un certain nombre d'occurrences, sûrement. Mais beaucoup de ces modifications sont de toute évidence des «corrections», des normalisations : «gesteuse» devient «gestueuse», «géraniaume» : «géranium»; «tasse à thé» : «tasse de thé»; Phonsine : Alphonsine; Beau-Blanc à DeFroi : Beau-Blanc de Defroi; «de la breume» : «de la brume»; etc. C'est notre parole populaire paysanne que l'on a voulu redresser, sa couleur qu'il fallait apparemment atténuer.

Le texte que publie Lepage à la B.N.M. est donc unique, «nouveau», définitif : l'exemplaire corrigé (son texte de base) est cette fois de la seule plume de Guèvremont, accompagné de documents (et variantes) qui permettent d'en reconstituer l'histoire. Pour la vie de celle qui était née Grignon (cousine de Claude-Henri, l'auteur d'*Un homme et son péché*), la recherche a été refaite, toute modeste soit-elle aux dires de Lepage. Là comme ailleurs, il a repris l'enquête, comme il le devait, ne négligeant pas les travaux de ses prédécesseurs (comme Rita Leclerc, Jean-Pierre Duquette ou André Vanasse, entre autres), les rectifiant au besoin.

Cette «esquisse biographique» (1893-1968) qu'on trouve en introduction rappelle donc les origines de ce que l'on pourrait appeler la «dynastie» des Grignon écrivains, du grand-père Médard, conteur et violoneux, au père Joseph-Jérôme, en passant par les oncles Wilfrid (père de Claude-Henri) et Edmond («Vieux Doc») qui consacrèrent leur vie à l'écriture. Viennent les premiers écrits de l'étudiante (la rencontre de Victor Barbeau), puis ceux de la journaliste (à la *Gazette de Montréal*), de la collaboratrice à l'adaptation radiophonique d'*Un homme et son péché*, et sa contribution initiale à la revue *Paysana* (de Françoise Gaudet-Smet) : «Les Survenants» et «Le Départ» (1938), premiers d'une série de contes qui allaient composer son premier livre, *En pleine terre* (1942), et la conduire au *Survenant* (1945) et à *Marie-Didace* (1947). Après avoir adapté ces deux derniers titres pour la radio et la télé, elle entreprendra le troisième volet d'une trilogie restée en plan à sa mort en 1968. Reposant sur une documentation limitée, cette esquisse (que je résume ici) permet de rêver à ce que pourrait être le



«roman» des Grignon, à commencer par les rapports de Germaine à son père jusqu'aux rapports de cette famille à l'histoire des Laurentides, des îles de Sorel et de Montréal. En attendant la biographie que permettra peut-être un jour la famille, peut être en saurons-nous davantage dans l'édition de *Marie-Didace* que publiera aussi M. Lepage.

## La genèse, la rédaction

Et puis, la genèse même du *Survenant* est toute une histoire : depuis l'arrivée d'un survenant d'origine norvégienne dans la famille de Germaine, Benedict W. Nyson, dont s'énamoura en vain la jeune Germaine, depuis les fantasmes du Prince charmant, du Sauvage coureur de bois, de l'aventurier Jolicœur, du père poète et bohème, jusqu'aux lettres écrites à Alfred Desrochers à qui l'écrivain donne du «Cher Survenant» et du «Cher père Didace»... C'est d'ailleurs à lui, ce «fils déchu de race surhumaine», que nous devons la naissance du roman, construit progressivement par tableaux, pendant deux ans (1942-1944), «à la manière de l'artiste-peintre que fut sa mère» (celle de Germaine). Desrochers a en effet été le principal accoucheur, consultant dévoué, avec Victor Barbeau pour les corrections finales. À propos de la rédaction, on apprend aussi (par une lettre de Desrochers) que Guèvremont a «fait subir l'épreuve des cinquante premières pages à [sa] bonne [et] à une poétesse», toutes deux lui ayant dit : «Et après?»... Quant à la réception, elle fut aussi enthousiaste que l'avait déjà rappelé André Vanasse. Lepage en fait le détail, n'oubliant pas les reproches assez curieux de Roger Champoux (thèmes usés, langue trop belle) et Harry Bernard (trous dans

le récit, impropriétés, anglicismes comme «cet incessant «neveurmagne» qui finit par tomber sur les nerfs» — seulement quatre fois dans le roman! comme le signale cette édition).

Je n'ai relevé que quelques-uns des apports de cette édition. Après l'introduction, on trouve une «Note sur l'établissement du texte» où Lepage fait la preuve des soins attentifs apportés au texte qu'il publie. Il remercie aussi tous ceux qui ont été à la source de ses renseignements : Louise Gentiletti, la fille de Germaine Guèvremont, Mgr Paul Labelle, ancien curé de Saint-Jérôme, Victor Barbeau, feu Françoise Gaudet-Smet; ou ses collaborateurs et consultants principaux : Gilles Lacombe, Pierre Girouard, Réjean Robidoux, Lionel Boisvert, Hubert Larocque. On a ensuite une chronologie de Guèvremont qui permet de s'y retrouver rapidement si l'on a besoin d'un fait précis, d'une date clé. Le texte du roman est par ailleurs précédé d'une très utile carte du Chenal du Moine (seule illustration de toute l'édition). À la fin, se logent trois appendices (variantes des chapitres XVI et XIX et les leçons propres à la «version définitive» que j'ai évoquée plus haut. L'ouvrage se clôt sur d'instructives notes linguistiques, un glossaire et une bibliographie consistante.

## L'annotation

Il y aurait sans doute lieu de s'attarder à l'annotation qui est l'outil de lecture le plus immédiat. Disons tout de suite qu'elle est aussi étoffée que précise et à deux niveaux, aisés à parcourir : d'abord les variantes des différentes éditions et, au-dessous, les notes proprement dites. Un étonnement : après lecture de l'introduction, on s'attendait à plus d'interventions directes de Desrochers sur le texte de Guèvremont. On en relève seulement deux. L'auteur du *Survenant* garde à juste titre la jolie «relevée» (pour «après-midi») que lui suggère le poète estrien (p. 86) et toute une phrase : «Il [Louis l'Étrangleur, champion de la France] serait capable de battre Cazeaux et Constant-le-Marin» alors qu'elle avait écrit : «L'homme qui s'est colleté avec Louis Cyr» (p. 248), ce dernier (Québécois) étant haltérophile alors que Cazeaux (Français) et Constant-le-Marin (Belge) étaient bel et bien des lutteurs (catcheurs). Quelques autres surprises : dans une note (9, p. 86), Lepage trouve malencontreuse la décision de Guèvremont d'écrire : «à cette saison icitte»



plutôt que «à c'te saison (i)citte», première expression d'abord retenue. Faut-il qu'un auteur s'astreigne à une transcription phonétiquement fidèle du parler populaire? Faut-il qu'un éditeur porte un jugement de valeur en faisant l'annotation? Cela n'est pas évident.

Par ailleurs, le mot «bougre» dans la bouche du père Didace (p. 104) n'attire pas l'attention de l'annotateur: ce «bougre», présent au dictionnaire, est tout de même peu vraisemblable ici. Et puis ce choix d'une note est contestable: le mot «gage» (p. 179, n. 36) est compréhensible par tous les lecteurs d'ici et d'ailleurs; pourquoi en donner la définition du *Petit Robert* que l'on peut justement consulter? Tant qu'à faire, «neyer» (p. 226), pour «noyer», et «fosset» (p. 264) pour «fossé», auraient dû se retrouver au glossaire, si l'éditeur avait visé à éclairer tout lecteur non québécois.

Mais ce ne sont là que brouillilles dans le solide dispositif mis en place au bas des pages: copieuses notes et variantes sur lesquelles on n'a pas lésiné et qui feront le désespoir du chercheur de petites bêtes! Même les coquilles sont difficiles à cerner dans la toilette impeccable de la collection des Presses de l'Université de Montréal. On s'en réjouira après la malheureuse édition critique des *Demi-civilisés* par Guildo Rousseau<sup>1</sup>. Voilà cette fois une édition qui paraît faite selon les règles de l'art. Les carences qu'a dû affronter son auteur? On accepte de s'en accommoder, étant donné la richesse de l'attention portée au texte. Voir par exemple les «notes linguistiques» où l'éditeur a relevé et classé les particularités de la langue parlée dans le roman, aux plans phonétique, morphologique et syntaxique: «Il s'agit, pour l'essentiel d'archaïsmes et de dialectalismes encore courants en France à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, surtout dans les régions de l'Ouest, du Nord-Ouest et du Centre». On devra dorénavant se référer à l'édition Lepage pour le plaisir de la lecture et les études à poursuivre. □

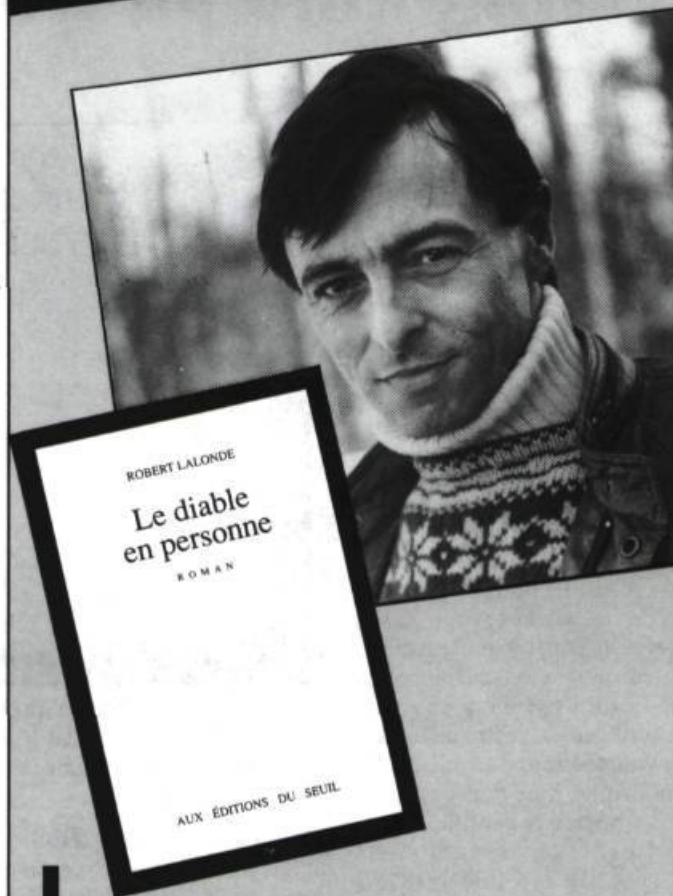
Jacques Allard

#### Note

1. Gilles Dorion conseille, avec raison, de refaire l'édition des *Demi-civilisés*. Voir sa recension dans *Lettres québécoises*, n° 53 (printemps 1989), p. 54-55.

# ROBERT LALONDE

## LE DIABLE EN PERSONNE



Le diable en personne, c'est l'histoire d'un homme qui disparaît juste avant les funérailles de sa femme. Ceci n'est ni sa première ni sa dernière fuite. On le cherche, on organise une battue, comme pour le gibier. C'est peine perdue. Il est parti comme il était venu, le veuf qui boitait de la jambe gauche et qui portait un nom qui n'était peut-être pas le sien. Il n'a rien laissé qu'un cri, en fait deux prénoms répétés par l'écho de la montagne: Marie-Ange et Florent, et puis le cahier d'écolier que la cousine Mathilde trouve au pied d'une source où l'homme s'est arrêté pour boire. Mais où va-t-il et d'où vient-il, le fuyard, le mari d'Ange, le disparu? Et surtout qui est-il? Un vagabond solitaire, un métis, un outlaw - le diable en personne?

**Du même auteur:** *La belle épouvante*, Quinze, 1981  
*Le dernier été des Indiens*, Seuil, 1982  
*Une belle journée d'avance*, Seuil, 1986  
*Le fou du père*, Boréal, 1988

nouveauté **Seuil**